

## Ratatinée

*24 septembre*

La plainte des nez bouchés annonce l'arrivée de l'automne. Dans les salles de classe, les mouchoirs-trompettes dégagent des notes graves qui viennent se poser à l'encre rouge sur nos copies. Les professeurs récitent leurs leçons, griffonnent des commentaires dans la marge, marquent un point à la ligne et d'autres sur nos bulletins. Trois, quatre. Ils n'ont de pitié que pour les idiots, qui n'iront jamais loin avec leurs gros sabots, et nous préparent aux concours avec tellement de zèle que ça nous en donne. Faut dire qu'il y a un tas de matières à ingurgiter : du français, de la philo, de l'histoire, de la géographie, des langues vivantes et mortes, tellement que ça dégouline sur notre « avenir professionnel », que ça s'agglutine dans nos ventres jusqu'à former une boule énorme qui remonte dans la gorge, tantôt grossissant jusqu'à devenir melon, tantôt éclatant en mille sanglots. Nos vies régies par les DS prennent ainsi des allures de tragédies quotidiennes sous le regard critique du chœur enseignant. Parfois les notes nous rendent si tristes que les larmes glissent à toute vitesse sur nos joues, pressées d'arriver au menton avant les autres. Mes camarades quittent alors la classe les yeux rougis et boursoufflés, déception de ne pas avoir su citer Heidegger au grand un petit b de leur dernier devoir, engendrant ainsi un redoutable affaissement de tout leur argumentaire, voire peut-être aussi, de leur carrière.

Comme moi, la majorité des étudiants dort à l'internat, tellement rongé par l'humidité que parfois le soir, en m'enfonçant sous la couette, je me retrouve dans un château percé sur le bord d'une falaise qui surplombe la mer. Les courants d'air traversent la pièce, rentrent par une oreille pour sortir de l'autre, et balayent entre temps une partie de mes connaissances. Le matin, je retrouve ma chambre d'internat avec l'air iodé et un peu plus idiote. Alors pour colmater les trous, je les remplis inlassablement de choses molles et de matière grise. J'apprends des trucs du soir au matin : la vie d'un mort, les écrits d'un autre, et le masculin qui l'emporte toujours. Assise à mon bureau, je passe des heures à élaborer des plans machiavéliques de dissertation sur des sujets si pointus que je finis par être piquée, recroquevillée comme une feuille morte sous le poids de mes connaissances. Lorsque je relève la tête, les murs me toisent du haut de leur histoire avec l'air de ceux qui ont vu passer des générations d'élèves sans murmurer, les oreilles attentives aux larmes des uns et aux leçons des autres. Séparer les êtres humains les amuse beaucoup, je les entends chuchoter sur mon passage, juger en silence mon peu d'interactions avec mes camarades.

Il y a quand même un garçon, Étienne, avec lequel je discute parfois, de la pluie, du beau temps, de phénoménologie et de grec ancien. Il est grand, moustachu, les yeux bruns et las qui chantent un air de musique gris et pompeux comme un dimanche. Souvent, il traîne ses longs bras derrière lui comme un châtimeur, parle uniquement sous la contrainte et aime regarder ses pieds avec une attention singulière. Nous nous connaissons à peine, cependant j'apprécie sa compagnie, son odeur de tristesse après la pluie, quand elle reste en suspens dans l'air.

C'est chez lui que j'ai observé la métamorphose pour la première fois. C'était il y a une semaine à peine, ou peut-être davantage. Le lycée grouillait d'élèves se bousculant dans tous les sens, discutant de leur prochain devoir avec de grands gestes désordonnés. J'effectuais un virage périlleux à travers la foule pour rejoindre ma salle de classe, lorsque je tombais nez à dos avec Étienne. Il paraissait agité et dégageait un parfum étrange et mat. Sans discerner ce qu'il faisait, je compris à son dos oblique - et ses

regards qui ne l'étaient pas moins - qu'il gardait un secret en cage entre ses bras. J'allais lui tapoter sur l'épaule quand soudain, sans crier gare, il s'enroula complètement sur son secret.

Un pas sur la gauche me permit alors d'en faire trois en avant : depuis mon coin, je le vis saisir à pleines mains des vers dégueulant d'un vieux livre de poésie élimé, les porter à sa bouche et les aspirer goulûment en laissant échapper des gazouillis de plaisir. À cet instant, ma peau tiraillée entre l'étonnement et le dégoût creusait des sillons contradictoires sur mon visage. Pourtant, personne autour de moi ne semblait prêter la moindre attention à ce qu'il se passait ; c'est à peine si on avait remarqué la présence d'Étienne. Il répéta ses gestes en tapinois jusqu'à ce que la sonnerie retentisse, puis releva la tête l'air de rien du tout, un ver sur le bout de la langue. Il s'engouffra dans la classe dans un bruit familial de chaises et de mastication.

### *2 octobre*

Autour de moi, le monde se transforme et tous les humains du lycée sont peu à peu faits comme des rats. Le poil soyeux, les mains griffues, un museau allongé et dans leur sillage une longue réputation qu'ils traînent fatalement.

Au début, le rat se logeait dans les détails. Ce furent d'abord des petits couinements en classe, des bruits de feuilles qu'on gratte, de nourriture qu'on grignote. Puis les moustaches qui s'allongent au nez et à la barbe de tous et toutes, jusqu'à dépasser des têtes grisonnantes. Une odeur nouvelle se répand ensuite dans les couloirs, doux mélange d'urine et de moisi qui asperge tout sur son passage. Enfin, les vers de poésie et de théâtre, dont les élèves raffolent, accélèrent la transformation. On commence par en manger un peu pour préparer les concours, puis davantage, pour en (s)avoir plus que les autres. On a beau les recracher ensuite à l'oral, entre-temps on y a pris goût. Dès lors, il en faut toujours plus pour nous rassasier, vieux livres qu'on se passe sous le manteau et qu'on mange par-dessus. Le savoir devient une ration maigre dont on ne peut plus se passer, l'élite de la ration.

Pendant ce temps, la transformation suit son cours avec beaucoup d'assiduité. Petit à petit, les élèves se ratatinent, rongés par la pression, leurs yeux cherchant dans les flaques d'eau le reflet des sommets qu'ils graviront un jour. Nombre d'entre eux ont les dents qui s'allongent à vue d'œil, qui se rapprochent dangereusement de la surface du sol. Après quelques jours, les corps se courbent, rapetissent, se replient, finissent à quatre pattes. Puis les ventres rebondis lèchent le sol comme des enfants les vitres. Des poils de toutes les couleurs commencent à courir le long de leurs peaux, signe distinctif du manteau de fourrure des beaux quartiers.

### *5 octobre*

L'autre jour, je déambulais entre mes pensées farfelues du côté des salles de travaux pratiques, par un temps pluvieux - assez jaune tout de même - lorsque j'aperçus par un hublot des dizaines de rats embesognés à un tas d'expériences fumantes. Ils grimpaient le long des tables, les uns sur les autres, sur des instruments tordus qui faisaient des bulles, sous l'œil attentif de leur professeure ronflante. Tous avaient enfilé leurs robes blanches et leurs yeux rouges pour être de parfaits rats de laboratoire. Sur le mur, l'horloge s'amusait à tourner trop vite sans que personne ne s'en aperçoive. En dessous, ça

chicotait pour un oui pour un non, ça se rongeaient la rate pour celle d'en autre, ça grouillait dans tous les sens.

*7 octobre*

Tout le lycée est désormais affecté. Il n'y a plus un être humain ici qui ne marche pas à quatre pattes. Quand le ciel vous tombe sur la tête, ce sont des rongeurs qui finissent par sortir des décombres... Il y en a de toutes sortes : des rats de bibliothèques, des rats porteurs de devoirs, des rats masqués par la maladie, des rats d'église et des rats d'égout, des rats contant des histoires, pour se la jouer un peu. Ils sont avides de bons tuyaux pour s'élever dans les hauteurs de la société, là où les logements sont riches et confortables. La nuit, des courses effrénées à quatre pattes s'organisent dans les couloirs de l'internat, comme un bal masqué de rongeurs qui reprendrait son cours chaque soir. J'ignore si un jour les choses

*Le texte qui nous est parvenu s'achève ici. Il a été retrouvé dans une chambre d'internat du lycée ... à Paris le 23 octobre 2018. La suite du récit a été grignotée par des rongeurs et demeure perdue à tout jamais.*

Nombre de mots : 1407